



desclée
de
brouwer

Puissant ou solidaire?

Principes d'humanisme international

Bertrand Badie

Puissant ou solidaire?

Du même auteur

- Stratégie de la grève*, Presses de Sciences Po, 1976.
Sociologie de l'État (avec P. Birnbaum), Hachette Pluriel, 1983.
Les deux États, Fayard, 1987.
Politique comparée (avec G. Hermet), PUF, 1990.
Le retournement du monde (avec M.-C. Smouts), Dalloz-Sirey, 1992.
L'État importé, Fayard, 1992.
Le défi migratoire (avec C. Wihtol de Wender), 1994.
La fin des territoires, Fayard, 1995.
L'Autre (avec M. Sadoun), Presses de Sciences Po, 1996.
Un monde sans souveraineté, Fayard, 1999.
Culture et politique, Economica, 1999.
Le développement politique, Economica, 1999.
Le citoyen (avec P. Perrineau), Presses de Sciences Po, 2000.
La politique comparée (avec G. Hermet), Armand Colin, 2001.
Débat sur l'État virtuel (avec R. Rosecrance, R. Hassner, P. de Senarclens), Presses de Sciences Po, 2002.
La diplomatie des droits de l'homme, Fayard, 2002.
L'impuissance de la puissance, Fayard, 2005.
Qui a peur du XXI^e siècle ?, La Découverte, 2006.
L'état du monde 2007, 2008, 2009 (en collaboration), La Découverte, 2006, 2007, 2008.
Le multilatéralisme (avec G. Devin), La Découverte, 2007.
Le temps de l'État (avec Y. Deloye), Fayard, 2007.
Le diplomate et l'intrus, Fayard, 2008.
Un autre regard sur les migrations (en collaboration), La Découverte, 2008.

Bertrand Badie

Puissant ou solidaire ?

Principes d'humanisme international

Desclée de Brouwer

© Desclée de Brouwer, 2009
47, rue de Charenton – 75012 Paris
ISBN : 978-2-220-06068-2
ISBN pdf : 9782220088433

Introduction

On a souvent opposé liberté et solidarité. Le contraste est vif si on prend les deux mots au pied de la lettre : la faculté de choisir est évidemment réduite par l'obligation qui lie à l'autre. L'opposition est déjà moins ferme lorsqu'on admet que la liberté de l'autre est aussi dépendante de la latitude de choix réel qu'on lui concède : abandonner son semblable à sa triste condition revient à lui interdire d'être libre et transforme donc la valeur même de liberté en instrument de domination.

Cette violente inversion est au centre de débats politiques aigus qui ont traversé les sociétés dès le milieu du XIX^e siècle. Elle a alimenté les controverses opposant marxistes et libéraux ; elle a pris tout son sens lorsque fut inventé l'État de bien-être ; elle a contribué à recentrer l'idée même d'action publique et d'intervention dans le champ des relations internationales. On pouvait pourtant s'attendre à tout le contraire : les deux pôles s'y trouvaient contrastés jusqu'à l'extrême. La liberté dans l'arène internationale ne connaît aucune concession : il s'agit bien de celle du gladiateur, longtemps affranchi de tout pouvoir commun, ainsi que le souhaitait Hobbes, libre de mettre à mort son adversaire, de le déposséder, de l'envahir ou de l'asservir. Bien plus tard,

la solidarité internationale eut du mal à trouver ses marques et sa légitimité. Elle grandit peu à peu entre l'idée fragile d'altérité, valant égalité souveraine des États, et celle tout aussi contestée de bien commun de l'humanité.

Si, dans l'ordre interne, la liberté a dû peu à peu fusionner avec la solidarité, l'évolution fut lente et équivoque sur le plan international. Plus encore, l'antagonisme des deux termes a fait les riches heures de la puissance : la liberté des États les mieux dotés leur ouvrait la voie d'une hégémonie légalisée. Le multilatéralisme naissant refusait ainsi, en 1945, de limiter la liberté des vainqueurs et des plus puissants en leur offrant, dans le saint des saints des Nations unies, un siège de membre permanent et un droit de veto. La vieille idée hobbesienne du gladiateur omnipotent s'actualisait dans celle de gendarme du monde, suffisamment souple et libre pour devenir le prétexte de toutes les dominations. L'argument souverainiste offrait aux plus forts la légalisation de leur absolue liberté. De vieilles oppositions étaient comme recyclées pour distinguer entre souveraineté réelle et souveraineté formelle, faisant le départ entre celle du puissant et celle du faible : la liberté de l'acteur international n'existait qu'en devenant synonyme de puissance.

Le dilemme de la liberté et de la solidarité est donc sans fin dans le monde des internationalistes. Si le gladiateur peut imposer sa liberté par sa seule puissance, pourquoi les mieux pourvus d'entre eux viendraient-ils à s'en déposséder ? Si l'altérité a la figure de l'ennemi, au moins potentiel, pourquoi risquerait-on de l'atténuer par une solidarité faite de dons ? Si le gladiateur tire sa sécurité de sa souveraineté,

comment pourrait-il l'amoindrir sans se suicider? Si la puissance est destructrice de l'autre en étant constructrice de soi, pourquoi s'en priver? Si la solidarité nationale est alimentée par l'antagonisme international, pourquoi apaiser celui-ci en élargissant celle-là?

L'entêtement de puissance n'est pourtant pas sans failles, pour au moins quatre raisons qui retirent à l'international une part importante de son exceptionnalité. On notera d'abord que l'interdépendance est, au sein des nations comme dans l'espace mondial, une vertu corrosive de l'inimitié. Celle-ci n'est pas éternellement une cible de combat dès lors que le gladiateur se surprend à dépendre de tous les autres pour assurer sa propre survie. L'argument biologique qui fit fortune dans la pensée sociale du XIX^e siècle connaît une extension sans fin avec la mondialisation : la solidarité mécanique de Durkheim qui organise la juxtaposition fébrile des parties fait partout place à la solidarité organique qui orchestre la division du travail. Repérable au sein des nations dès les débuts de la révolution industrielle, cette répartition des tâches fait aujourd'hui l'ordinaire d'un monde globalisé. La densité sociale qui transformait jadis l'altérité au sein des nations en empathie, se repère aujourd'hui par-delà les frontières en créant un sentiment de même nature, qui n'échappe pas au marché de l'humanitaire...

Aussi, deuxième mutation, le monde est-il pris à son tour dans la dynamique du don et du contre-don. À mesure qu'elles se banalisaient, les relations internationales devinrent dépendantes des échanges matériels et symboliques